

## 1985/2009 : UNE GÉOGRAPHIE TOUJOURS PLUS GÉOGRAPHIQUE ET COLLECTIVE

Laurent CARROUÉ

### **Abstract**

*The Geography became more geographic during the last quarter of century. Rather classical, the industrial geography of the author becomes more systemic with the productive systems, and turns into the geography of the globalization. These mutations are lived through contests in France, research laboratories, generational ruptures and, above all, through the International Festival of Geography, real melting pot of the French speaking geographic community.*

### **Keywords**

*systemic approach, geographic innovation, globalization, International Festival of Geography*

### **Mots-clés**

approche systémique, innovation géographique, mondialisation, Festival International de Géographie

C'est au milieu des années 1980 sous le soleil de Provence, que je fis pour la première fois connaissance de Bernadette Mérenne-Schoumaker. Jeune chercheur allocataire du Ministère de la Recherche au Centre de Recherche et d'Aménagement (CRIA) de Paris I fondé par Jacqueline Beaujeu-Garnier et dirigé alors par mes amis André Fischer et Jacques Malézieux, je venais présenter mes travaux sur les industries de hautes technologies et d'innovation en Ile-de-France lors d'un colloque à Aix-en-Provence. C'est à l'automne 2008 que je vins à l'Université de Liège comme Professeur invité de l'ULg, à l'initiative de Bernadette, de la Chaire Sporck Internationale 2008-2009 pour présenter mes travaux sur la géographie de la mondialisation et la crise actuelle consécutive à l'effondrement du nouveau régime d'accumulation financière qui caractérise ce troisième stade de la mondialisation.

Entre ces deux dates, j'étais devenu docteur en géographie (décembre 1988), puis agrégé (1989), puis Maître de Conférence (1991) et, enfin, Professeur des Universités tout en ayant été pendant sept années (2002/2008) Directeur scientifique du Festival International de Géographie de Saint-Dié des Vosges (FIG), et tout en étant en 2009/ 2010 Président du jury de l'agrégation externe de géographie et nouvel Inspecteur Général de l'Éducation Nationale. À chaque fois, je retrouvais Bernadette avec le plus grand plaisir. Sa modestie dû-elle en souffrir, je fus toujours frappé, d'un côté par sa discrétion, sa simplicité, sa qualité d'écoute et la chaleur des relations qu'elle pouvait tisser qui contrastaient tant avec le comportement de divas et l'égo hypertrophié de certain(e)s collègues, et de l'autre, par la rigueur, l'ampleur et la qualité intellectuelle et scientifique de

ses interventions renforcées par un souci pédagogique permanent de clarté d'expression et d'analyse. Au total, une *Grande Dame* dont la carrière se confond avec les mutations de sa discipline.

En un quart de siècle – entre 1985 et 2010 – la géographie francophone s'est en effet profondément transformée : on peut dire que c'est une géographie qui est devenue toujours plus géographique en articulant toujours mieux espace/territoires/temps/emboîtement d'échelles, en renouvelant profondément ses fondements théoriques et épistémologiques, en s'insérant mieux *dans le siècle*, en répondant davantage aux demandes sociales, économiques et politiques qui lui étaient adressées, en produisant massivement des spécialistes de l'aménagement dont avaient besoin les collectivités territoriales avec les lois de décentralisation, en retrouvant une place certaine dans l'enseignement secondaire et dans les grands concours et en s'affirmant davantage enfin au plan médiatique et éditorial auprès du grand public... On doit en particulier souligner que rarement la géographie et ses outils, comme la carte, n'ont été aussi massivement utilisés alors que la production éditoriale est considérable (livres, revues) et que les atlas font actuellement florès. Au total, rarement la demande sociale adressée à la géographie n'a été aussi considérable pour comprendre et agir de manière citoyenne et démocratique sur la marche du monde.

À cet égard, en géographie dite industrielle, qui était ma spécialité initiale, il suffit de comparer ce qui était publié dans les années 1970 – souvent des nomenclatures d'activités très descriptives – et aujourd'hui pour saisir l'ampleur des mutations opérées comme le soulignent, par exemple, la « *Localisation des industries* » publiée

par Bernadette Mérenne aux Presses Universitaires de Rennes de 2002 ou son ouvrage sur la « *Géographie de l'énergie* » chez Belin Sup. en 2007. Dans ce dernier, la promotion de démarches systémiques rompt avec les catalogues anciens organisés par tiroirs pour saisir l'ensemble des jeux et échelles d'interactions en mobilisant ressources, productions, marchés, acteurs, technologies, géopolitique et questions environnementales. C'est cette même démarche que j'ai progressivement mobilisée pour élargir durant vingt ans mes champs de recherche de la géographie industrielle classique à la notion de *système productif* – développée dans le cadre du laboratoire Strates de Paris I par Félix Damette et Jacques Scheibling (cf. *La France. Permanences et mutations*, Hachette Sup., 1995) et articulant industrie/économie/territoires/sociétés – avant de travailler par la suite, en partant de la mise en comparaison des différents systèmes productifs, sur la géographie de la *mondialisation* que je définis comme un système à la fois géohistorique, géoéconomique, géopolitique et géostratégique (*Géographie de la mondialisation* chez A. Colin, *La mondialisation* chez Bréal). Ce travail s'inscrit dans un effort collectif de renouvellement porté, par exemple, aussi bien par Bernadette Mérenne ou Christian Vandermorten en Belgique que par Sylvie Daviet, François Bost ou Jacques Fache en France.

Mais globalement, ce processus de rénovation fut loin d'être linéaire et opposa – parfois vigoureusement sur certaines thématiques et dans certains champs – différents courants intellectuels et scientifiques, différentes écoles de la géographie. Au plan épistémologique, il est très intéressant de noter durant cette période – surtout au tournant des années 1990/2000 – la production de plus de 5 à 6 dictionnaires majeurs de géographie donnant des définitions sensiblement différentes des grands champs sémantiques et terminologiques. Cette incapacité de la géographie francophone à se fédérer pour produire un corpus commun renseigne d'un côté sur sa vitalité et ses bouillonnements intellectuels et de l'autre sur ses déchirements internes entre courants, écoles, voire chapelles. Dans ce contexte contradictoire, la rédaction d'un dictionnaire fut un important levier dans l'affirmation d'une autorité éditoriale ou d'une hégémonie intellectuelle, tant ce type de produit est encore sacralisé alors que certains se sont révélés pourtant par la suite d'un contenu discutable et dont certains articles étaient illisibles au grand public, débouchant alors sur des échecs commerciaux.

Ces vingt dernières années, on assiste à un large processus de maturation des principales innovations lancées dans les années 1970/1980 et qui s'étaient heurtées à de vives résistances intellectuelles, institutionnelles ou politiques. Par exemple, au delà des critiques vigoureuses qui lui ont été adressées – y compris par moi-même parfois – de nature scientifique (« lois de l'espace » mécaniques, « Banane bleue » et chorématique comme géographie de bande dessinée...) ou plus personnelles (sur le management du GIP Reclus) – l'apport de

Roger Brunet et du GIP Reclus aux mutations de la discipline a été considérable et a profondément marqué une génération d'universitaires et de pédagogues, dont beaucoup marqués par l'histoire ont alors redécouvert la géographie. De même, non seulement la géopolitique d'Yves Lacoste ne sent plus le souffre, mais elle s'est très largement répandue à un point tel que le terme même de géopolitique est entré dans le langage courant et qu'il sert parfois de produit d'appel pour vendre tout autre chose dans le monde éditorial. Enfin, le travail de rénovation de la géographie physique autour des thématiques environnementales et des risques, lancé par exemple par Yvette Veyret, a permis une nouvelle approche des importantes questions du développement durable alors que se développait autour de Paul Claval et Jean-Robert Pitte une dynamique école de géographie culturelle. Dans les concours, la profonde rénovation en 2002 de l'agrégation externe de géographie – initiée par Michel Hagnerelle, Inspecteur général, et Rémy Knafou, alors Président du Jury – s'est traduite par des approches plus globales et systémiques dans les questions aux concours (*Les risques, Ville et environnement, Géographie et développement durable, la Mondialisation...*), une meilleure intégration des problématiques scientifiques et des méthodes de la géographie avec la fin du traditionnel clivage entre géographie physique et géographie humaine, une meilleure intégration des paradigmes de la géographie (une science sociale, rôle des acteurs territoriaux, approches culturelles des questions de géographie, nouvelles interrogations sur les relations Homme/Nature...) et, enfin, une place nouvelle accordée à l'épistémologie et à l'histoire de la géographie (*Déterminisme, possibilisme, approche systémique : les causalités en géographie* en 2002, *Échelles et temporalités en géographie* en 2005-2006).

Ces cinq à dix dernières années, un nouveau phénomène important est apparu, qui a trait à la fois à une rupture de génération et aux modifications institutionnelles touchant les milieux académiques universitaires : il s'agit de la « demandarisation » – relative – de la géographie. En effet, comme toutes les disciplines académiques universitaires, on ne peut comprendre la dynamique de la géographie ces vingt ou trente dernières années en faisant abstraction des conditions concrètes – institutionnelles, matérielles, politiques – de sa production qui fut largement structurée par la présence de grands universitaires en position mandarinale et en interaction, qui étaient peu nombreux, et dont le poids personnel et le prestige étaient tout à fait considérables, voire parfois écrasants (Pierre George, Jacqueline Beaujeu-Garnier, Michel Rochefort, Roger Brunet, Yves Lacoste...). Même si certaines tendances mandarinales individuelles subsistent, le phénomène le plus frappant actuellement semble résider dans la transformation de l'exercice du *magistère professoral* reposant sur la montée de logiques plus réticulaires et plus collectives de la production scientifique et intellectuelle tel que j'ai pu le voir par exemple fonctionner à Liège, à l'automne 2008, autour

de Bernadette Mérenne-Schoumaker. On assiste à une plus grande socialisation de la production géographique, comme en témoignent la montée des laboratoires et équipes de recherche dans les évaluations individuelles et collectives, la multiplication des ouvrages collectifs et la profonde rénovation d'anciennes collections (cf. *Images économiques du Monde* chez Armand Colin), la construction de réseaux thématiques de chercheurs (Oracle sur l'aménagement en Europe), la montée des sites associatifs en ligne sur le web (Cafés géographiques...).

À l'opposé, cette rupture générationnelle porte en elle un certain nombre de contradictions. Du fait des conditions de la recherche, de nombreuses thèses sont de plus en plus pointues alors que la maîtrise des nouveaux outils informatiques ou cartographiques devient impérative, jusqu'à parfois devenir hégémonique : combien de postes de Maître de Conférences ont été créés ces dernières années dans les Universités françaises en étant centrés sur les SIG alors que ces tâches relevaient sans doute beaucoup plus de postes de techniciens ou ingénieurs de recherche ? Prendre la partie pour le tout ? Face au risque d'enfermement techniciste et de parcellisation des champs de recherche des nouveaux chercheurs sous la pression des contrats d'études ou de certains besoins des marchés du travail, il semble nécessaire de bien réaffirmer l'enjeu central que constitue l'articulation de la géographie à la *polis*, à la vie de la cité au sens large, sa fonction *critique* de science sociale et son caractère profondément *humaniste* face aux débats du monde. Au risque sinon de scier la branche sur laquelle elle est assise.

Pour finir de manière un peu synthétique ce rapide tour d'horizon, il me semble nécessaire de revenir rapidement sur le Festival International de Géographie de Saint-Dié des Vosges, tant il symbolise et synthétise les mutations de la géographie francophone de ces vingt dernières années. Comme Jacqueline Beaujeu-Garnier et le Crépif étaient très liés à la Mairie de Paris alors chiraquienne, le socialiste Roger Brunet obtint de François Mitterrand, Président de la République, la création du GIP Reclus, alors qu'un groupe de géographes classés à gauche, dont Antoine Bailly, réussit à convaincre un jeune maire puis Ministre socialiste – Christian Pierret, Président-fondateur – de créer le FIG à Saint-Dié des Vosges en 1990, avec le volcanologue Haroun Tazief comme Président, et ayant pour thème « Les découpages du monde », avant que nous en fêtions, en 2009, le XX<sup>e</sup> anniversaire. Au départ relativement fermé et réel enjeu de querelle entre de fortes personnalités et entre les différentes écoles et courants de notre discipline, le FIG va peu à peu se développer dans la décennie 1990 pour devenir progressivement l'affaire de tous les géographes, en particulier sous l'impulsion décisive de Gérard Dorel, Jean Robert Pitte et Yves Germont, qui en assurèrent durant plusieurs années la direction scientifique collective avant que Gérard Dorel ne devienne directeur scientifique. En 1998, Gérard – dont on ne soulignera jamais assez

ce que lui doit le FIG – invite à Saint-Dié les cadres pédagogiques de l'éducation nationale, en particulier les inspecteurs d'académie – inspecteurs pédagogiques régionaux (IA-IPR) qui découvrent alors ce qu'est ce festival : à la fois une fête de la géographie, un colloque populaire vivant et à la portée de tous, un forum de la discipline dont l'image change radicalement la vision obsolète qu'en avait l'opinion publique. Puis en 1999, le FIG est inscrit au plan national de pilotage (PNP) du Ministère de l'Education Nationale grâce à l'action du groupe histoire-géographie de l'Inspection générale et accueille désormais chaque année 150 enseignants du secondaire de France et des DOM alors que la création du site Web des actes du FIG géré par Dominique Mal-laisy touche progressivement un public mondial de 80 pays en moyenne qui consulte les actes et télécharge les documents en ligne, pour certains de 40 à 50 000 fois.

À l'automne 2002, Gérard Dorel – que je ne connaissais que par ses travaux mais qui avait pris attache à mon sujet par Jacques Malézieux – me proposa de l'aider comme directeur scientifique-adjoint à préparer le 13<sup>e</sup> FIG. Ne devant demeurer en poste que deux ans du fait de l'adoption initiale d'un système de rotation, les aléas de la vie firent que j'occupai ce poste exposé comme adjoint puis en titre de 2002 à 2008, soit durant sept festivals avec l'aval de Christian Pierret, dont je bénéficiais progressivement de la confiance, avant de passer le flambeau à Alexandre Moine, jeune professeur de l'Université de Besançon. Cette exceptionnelle longévité dans l'histoire du FIG s'explique par le fait que plusieurs universitaires approché(e)s – j'ai parfois rêvé qu'une femme prenne la relève – s'étaient récusé(e)s au cours de ces années pour des raisons familiales ou professionnelles. Dans mon esprit, je concevais la direction scientifique dans un cadre collectif, basé sur le développement de rapports de confiance, de transparence, de respect et d'écoute avec tous les intervenants, tout en étant parfois très ferme sur certaines orientations, et sur la large délégation de certaines fonctions permanentes ou provisoires (organisation des tables-rondes ou conférences débat) à des personnalités qualifiées dès que c'était possible. Le FIG est ainsi devenu au fil du temps un lieu de rencontre exceptionnel, en étant une très grosse machine unificatrice de l'ensemble de la discipline. Ce faisant, il peut être considéré d'un double point de vue. Il fonctionne *de facto* comme le creuset d'une véritable communauté géographique *figuiste* du fait du climat si particulier de sympathie et de complicité qui y règne entre les participants, quels que soient leurs titres, notoriétés, rangs ou responsabilités. Mais le FIG se révèle aussi et tout autant comme le point de rencontre annuel privilégié de LA communauté géographique. Ceci est dû pour une grande part au brassage induit à la fois par le choix de la thématique annuelle (les religions en 2002, l'eau en 2003, Nourrir les hommes en 2004, les Réseaux en 2005, les Amériques en 2006, l'Énergie en 2007, le Monde sous tension en 2008, Mers et océans en 2009), toujours « transdisciplinaire » aux cloisonnements

traditionnels ou thématiques organisant et structurant la discipline universitaire, et par celui du pays invité (Maroc, Allemagne, Jordanie, Italie, DOM, Roumanie, Japon, Espagne...), qui alterne géographiquement pays proches et pays lointains.

C'est ainsi que Bernadette Mérenne-Schoumaker fut associée plusieurs fois au Comité de pilotage scientifique du FIG et que lui fut tout particulièrement confiée, lors du FIG sur l'énergie de 2007, la grande conférence scientifique de synthèse qui ouvre traditionnellement le Festival le vendredi matin. Elle répondit à la demande avec son brio habituel et cette intervention demeure par sa qualité dans les annales du Festival. Mais ce choix visait aussi à rendre un hommage international à la femme et à l'universitaire francophone et belge qui a

tant apporté à notre discipline ces dernières décennies. Bernadette, tout simplement encore merci.

*Coordonnées de l'auteur :*

Laurent CARROUÉ

Ancien Professeur des Universités  
Inspecteur Général de l'Éducation Nationale (IGEN)  
Ancien directeur scientifique du  
Festival International de Géographie  
de Saint-Dié des Vosges entre 2002 et 2008  
Directeur de recherche à l'Institut Français  
de Géopolitique de l'Université Paris VIII  
laurent.carroue@wanadoo.fr